

PROLOGUE

Tout l'immense navire grinçait et gémissait. Ses voiles gonflées ondulaient sous le vent. Voguant à plusieurs jours de distance de la côte la plus proche, la nef fendait les flots en direction de la grande cité qui l'attendait à l'Ouest, emportant avec elle une précieuse cargaison : un homme ; cet homme dont l'équipage ne connaissait que le titre dont on usait pour le nommer. Le Maître.

Il était parmi eux désormais, seul sur le gaillard d'avant. Là, il avait baissé le capuchon de sa robe et laissé les embruns fouetter son visage, sirotant les gouttes qui humectaient ses lèvres. Une fois par jour, il se prêtait à ce rituel : chaque fois, il quittait sa cabine pour se rendre sur le pont, choisissait l'endroit d'où il contemplerait ensuite la mer, puis s'en retournait. Parfois, il se tenait sur le gaillard d'avant, parfois sur le gaillard d'arrière. Il observait la mer aux vagues frangées d'écume.

Chaque jour, tandis qu'ils s'affairaient et s'interpellaient, qui sur le pont, qui dans les hauteurs du grément, les marins ne manquaient pas d'épier la silhouette pensive et solitaire. Et chacun se demandait qui était cet homme qui demeurait ainsi parmi eux.

Ils l'observaient furtivement lorsqu'il s'éloignait du bastingage, se recouvrait la tête de son capuchon et restait là, immobile quelques instants, la tête baissée et les bras ballants.

Certains pâlassaient lorsqu'il arpentait le pont jusqu'à sa cabine. Et lorsque la porte se refermait derrière lui, tous se rendaient compte qu'ils avaient retenu leur souffle.

À l'intérieur, l'Assassin reprit sa place derrière son bureau, se versa un gobelet de vin, puis tendit la main vers un livre.

Il l'ouvrit et se mit à lire.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

19 Juin 1257

Maffeo et moi-même demeurons à Masyaf et comptons y résider encore quelque temps. Nous ne partirons qu'après avoir levé une ou deux... comment nommer cela? Une ou deux incertitudes, je dirais. Durant notre séjour ici, nous restons sous les ordres du Maître, Altaïr Ibn-La'Ahad. S'il est frustrant d'abandonner à un autre mon libre arbitre – qui plus est lorsque cet autre s'avère être le dirigeant de notre Ordre et qu'aujourd'hui, rattrapé par le temps, il manie l'ambiguïté avec autant de virtuosité qu'il maniait autrefois la lame et l'épée –, je jouis au moins du privilège d'être devenu son confident. Maffeo, quant à lui, ne bénéficie pas de cette faveur; il en vient à espérer que nous quitterons bientôt les lieux. Il s'ennuie ici, à Masyaf. Nos laborieuses et incessantes allées et venues le long des pentes escarpées qui séparent la citadelle des Assassins du village en contrebas sont devenues pour lui un authentique calvaire, et le paysage montagneux de la région n'exerce pas à ses yeux le moindre attrait. Il est un Polo, comme il se plaît à me le répéter: après six mois passés ici, l'envie de voyager chante à ses oreilles telle une voluptueuse sirène; persuasive, tentatrice, de celles qu'il est impossible de ne pas écouter. Il est pressé de voir le vent

gonfler nos voiles de nouveau, de partir à la découverte de terres inconnues, de tourner le dos à Masyaf.

En toute franchise, je dois admettre que son impatience est un poids dont je me délesterais volontiers : Altaïr s'apprête à me confier quelque chose d'important. Je le sens.

Pour calmer l'ardeur de mon frère, je l'ai abordé ainsi :
— Laisse-moi te raconter une histoire, Maffeo.

Quelle ne fut pas sa réaction alors ! Le rustre ! À se demander si nous étions bel et bien parents : plutôt que d'accueillir ma proposition avec l'enthousiasme qu'elle méritait indubitablement, il eut l'outrecuidance de laisser échapper un bâillement (à moins, bien sûr – accordons-lui le bénéfice du doute – qu'il n'ait été vraiment abattu par la chaleur assommante de Masyaf), avant de me répondre sur un ton exaspéré :

— Avant que tu commences, Niccolò, pourrais-je te demander de quoi traite ton récit ?

Malgré mon exaspération, je répliquai :

— Voilà une excellente question, mon frère...

Une question dont la réponse, d'ailleurs, m'échappait alors. Je me surpris à y réfléchir tandis que nous gravissions la redoutable pente qui menait à la citadelle. La sombre silhouette de la forteresse se découpait au sommet de l'éperon rocheux, de telle sorte que l'édifice semblait avoir été taillé à même la roche. J'avais estimé que la valeur de mon récit appelait un cadre d'exception et qu'aucun site des environs ne répondait mieux à cette exigence que la place forte de Masyaf : perché haut dans la vallée de l'Oronte, le castel imposant, cerné de nombreuses tourelles et entouré par de miroitants cours d'eau, surplombait le village en constante effervescence. Masyaf était une oasis de paix. Un paradis.

— Je dirais qu'il traite de savoir, décidai-je enfin. Comme tu le sais probablement, en Arabe, *assasseen* signifie « gardien » : les Assassins gardent des secrets ; des savoirs secrets. Donc oui, je peux le dire... (J'avais sans nul doute l'air très satisfait de mon explication)... Ce récit traite de savoir.

— Dans ce cas, je crains d'avoir d'autres chats à fouetter.

— Oh!

— Je cherche à échapper à mes études, Niccolò, pas à les approfondir.

Je souris.

— Tu refuserais donc d'entendre ce que j'ai appris de la bouche même du Maître ?

— Cela dépend. Ce que tu m'en as dit ne m'a pas semblé des plus attrayants. Tu sais ce que tu me répètes si souvent : que j'ai un appétit vampirique sitôt que tu me sers l'une de tes histoires ?

— Oui ?

Maffeo sourit à demi.

— Eh bien, tu as raison. « Vampirique », c'est le mot : les récits sans profusion d'écarlate ont tendance à m'ennuyer.

— Si ce n'est que cela, tu n'as pas à t'inquiéter. Après tout, c'est l'histoire du grand Altaïr Ibn-La'Ahad que je m'appête à te conter. L'histoire de sa vie, mon frère. De plus, crois-moi, il n'y aura pas la moindre omission et, comme tu le constateras toi-même, rares seront les événements où le sang ne coulera pas à flots...

Nous avons enfin achevé notre ascension de la barbacane jusqu'à l'enceinte extérieure de la forteresse. Nous passâmes sous l'arche, traversâmes le poste de garde, puis montâmes encore pour nous diriger vers l'intérieur du fort. Devant nous s'élevait la tour dans laquelle se trouvaient les appartements d'Altaïr. Cela faisait des semaines que je

lui rendais visite en ces lieux, que je passais d'innombrables heures auprès de lui, captivé, tandis qu'assis sur sa chaise imposante, les mains jointes, les coudes sur les accoudoirs, ses yeux de vieil homme à peine visibles sous son capuchon, il me contait ses histoires. Jour après jour, ma conviction s'était faite plus inébranlable : il se confiait à moi dans un but précis ; pour une raison que j'ignorais encore aujourd'hui, j'avais été choisi pour partager ses secrets.

Lorsqu'il ne me contait pas son histoire, Altaïr lisait et relisait ses livres, ruminait ses souvenirs, scrutait parfois de longues heures au-dehors, par la fenêtre de sa tour. C'est probablement là qu'il se tenait tandis que nous approchions, et je réajustai ma capuche pour mieux me couvrir les yeux quand je les levai vers le haut de la tour sans apercevoir rien d'autre que la pierre blanchie par le soleil.

— Avons-nous rendez-vous avec lui ?

La voix de Maffeo me tira de mes rêveries.

— Non, pas aujourd'hui. (Je désignai du doigt une tour sur notre droite.) C'est ici que nous allons...

Maffeo se renfrogna. La tour défensive était l'une des plus élevées de la citadelle, et on ne pouvait y accéder qu'en empruntant une succession d'échelles interminables et, pour la plupart, dans un état déplorable. Je sus cependant me montrer insistant et, après avoir fixé ma tunique dans ma ceinture, guidai Maffeo jusqu'au premier étage, au deuxième et, bientôt, au sommet. De notre promontoire, nous observâmes les environs : des kilomètres d'un paysage découpé parsemé de mesnils et veiné de cours d'eau. Nos regards se posèrent ensuite sur Masyaf ; on voyait les pentes qui descendaient de la forteresse vers les bâtiments et, plus bas, les marchés du village et la palissade qui se dressait tout autour.

— À quelle hauteur sommes-nous ? me demanda Maffeo dont le teint avait légèrement verdi, sans doute conscient des assauts du vent dans son dos et de la distance vertigineuse à laquelle se trouvait désormais le sol.

— À peu près à soixante-quinze mètres, lui répondis-je. Assez haut pour que les Assassins soient à l'abri des tirs adverses tout en ayant l'occasion de faire pleuvoir sur l'ennemi leurs propres flèches... ou pis encore !

Je lui montrai les meurtrières partout autour de nous.

— Depuis le mâchicoulis, les défenseurs pouvaient projeter des pierres ou déverser de l'huile bouillante sur leurs assaillants...

Des plates-formes de bois faisaient saillie à l'extérieur et nous avançâmes vers l'une d'elles. Là, cramponnés à des appuis verticaux disposés de part et d'autre, nous nous penchâmes pour regarder en bas : juste en dessous, la tour s'achevait en bordure de falaise. Plus bas encore, le fleuve miroitait.

Blême, Maffeo recula pour se mettre à l'abri sur le sol rassurant de la tour. Je ris et l'imitai. Je dois avouer que j'en fus, d'ailleurs, bien soulagé, me sentant moi-même légèrement mal à l'aise et nauséux.

— Je peux savoir pourquoi tu nous as conduits jusqu'ici ? me demanda Maffeo.

— Parce que c'est là que commence mon récit, lui dis-je. Et de bien des manières ; car c'est de cette tour que la vigie repéra les envahisseurs.

— Quels envahisseurs ?

— L'armée de Salah Al'din venue ici pour assiéger Masyaf et défaire les Assassins. C'était il y a quatre-vingts ans, par un jour d'août aussi lumineux qu'aujourd'hui.